insuffisamment rétribué ? Lui est-il dû plusieurs termes ? Daumier est menacé d'expulsion. Corot apprend la nouvelle par Daubigny, achète la maison et le jour de la fête de Daumier, raconte Raymond Escholier d'après le peintre Jean Gigoux, Corot écrit à son ami : Mon cher camarade, j'avais à Valmondois, près de l'Isle-Adam, une maisonnette dont je ne sais que faire. Il m'est venu à l'idée de te l'offrir et, comme j'ai trouvé l'idée bonne, je suis allé la faire enregistrer chez le notaire. Ce n'est pas pour toi que je fais ça. C'est pour ennuyer ton propriétaire. A toi. Corot.

Depuis quelques années, Daumier recevait de l'État une pension annuelle de 1 200 francs. En 1878, elle est doublée et coïncide avec une exposition de peintures et dessins de l'artiste à peu près aveugle, à la Galerie Durand-Ruel, sous la présidence de Victor Hugo. Le succès est de pure estime. Il suffit à Daumier. Ni le public des amateurs, ni l'administration des Beaux-Arts ne sont persuadés par Philippe Burty, Camille Pelletan, Viollet-le-Duc... que cette exposition est la révélation du génie, d'un des sommets de l'art français.

Le 11 février 1879, Daumier meurt d'une hémorragie cérébrale. Le vieux républicain avait souhaité des obsèques civiles. L'État prend à sa charge les frais d'enterrement. " Scandale sans précédent " impriment les journaux conservateurs. Scandale en effet. Trois francs sont remis à chacun des porteurs du cercueil. Les obsèques de Daumier sous patronage national avaient coûté 12 francs. "

Extrait du livre de Roger Passeron (2) :

" A la fin de l'été, le 1er octobre, il s'installa dans la maison louée au père Gueudé. Cette maison existe toujours. Elle était composée, lorsque Daumier emménagea, d'une salle à manger, de deux chambres et d'un grenier. Gueudé s'engagea à y adjoindre une cuisine et deux chambres et à construire dans le jardin en pente un atelier de huit mètres sur six et de quatre mètres de haut. Daumier y fut heureux, tout à son art, n'allant à Paris, en se servant de son logement du boulevard de Clichy comme relais, que pour y livrer son travail : dessins, aquarelles commandées ou pierres lithographiques (...)

En 1874, Daumier acheta au père Gueudé la maison que celui-ci lui louait à Valmondois depuis 1865. Dans son catalogue du Centenaire de la mort de l'artiste, Mireille Samson cite l'acte de vente du notaire Duprez à l'Isle-Adam. Cet acte est daté du 8 février 1874. Il est signé par Daumier lui-même et Gueudé. Ce n'est donc pas, comme on l'a écrit depuis plus de soixante ans, Corot qui l'acheta. Par contre, Alfred Robaut a précisé que cette maison a été payée par Daumier avec les 6 000 francs que Corot avait remis pour lui à un ami commun, Bardon, au moment de partir pour une noce à Beaune (...) "

D'après Jean Adhemar (3), Corot a complété quelques jours après les 10 000 francs nécessaires pour l'acquisition.

Toujours d'après Robert Passeron (2), " En 1877, le médecin qui soignait Daumier lui interdit tout travail et exigea un repos absolu. L'artiste qui avait par ailleurs une bonne santé s'y résigna, ne voyant plus suffisamment. Il assista à une soupe au chou à Auvers-sur-Oise avec vingt-quatre personnes. La soirée fut joyeuse. Daubigny chanta de vieux airs. Geoffroy-Dechaume en profita pour exprimer à Daumier une idée qui lui tenait à cœur depuis quelque temps : une grande exposition de ses œuvres. Il faut dire qu'à cette époque un ' one-man-show ' est très rare. Courbet a été le premier artiste à réaliser à Paris une exposition de ses œuvres. C'était en 1855. Il en avait fait autant auparavant dans d'autres villes françaises. Mais Courbet était Courbet et Daumier bien trop modeste pour même y penser. Aussi Geoffroy-Dechaume dut-il insister fortement. Il revint à la charge le 3 septembre et le 21 octobre (...)

Cela faisait des mois que Daumier fumant sa pipe disait qu'il allait réfléchir, mais cette fois il se laissa enfin convaincre. Sa situation financière ne suivit pas la progression de sa notoriété, car il n'avait pas le sens commercial. Sur les instances d'Emma-

VALMONDOIS — La maison de Daumier

FRÉMONT, Édit., Beaumont-sur-Oise

ATELIER & MAISON DE DAUMIER
A VALMONDOIS (S.-&-O.)

Dessin original de E.-R. HAUMONT.

nuel Arago, le gouvernement accorda à Daumier une pension annuelle de 1 200 francs. Arago voulut aussi le faire décorer. Daumier refusa encore gentiment, disant qu'il se trouvait... trop vieux.

En janvier 1878, l'exposition tant désirée par ses amis fut enfin annoncée. Un comité de 30 personnes fut constitué avec des artistes et des journalistes. Victor Hugo en accepta la présidence d'honneur. Trois vice-présidents furent choisis parmi les sénateurs ; c'étaient Corbon, Alphonse Peyrat et l'historien Henri Martin. Malheureusement, c'étaient trois sénateurs de gauche et l'on plaça l'exposition dans un contexte politique en disant qu'elle servirait à aider un grand artiste dans le besoin et à soutenir la cause républicaine. Aussi fut-il décidé de faire payer 1 franc d'entrée. Le désir de rendre un hommage important à Daumier était bien général, car réunir trente personnes enthousiastes pour faire partie d'un comité d'organisation était un cas absolument unique à l'époque et même encore longtemps après.

En peu de mois, les œuvres furent réunies. D'après le catalogue, dont l'édition courante valait un franc, Daumier en prêta peu, trente sur plus de deux cents exposées. Cela prouve la notoriété établie de l'artiste chez les amateurs.

Le vernissage fut un succès. Daumier n'y assista pas. On venait de tenter une opération sur ses yeux qui échoua. La presse fut élogieuse surtout la presse républicaine. Et à cause de cela, malgré les huit semaines que dura l'exposition, ce ne fut pas une réussite. Sur le plan financier, cela se solda par un déficit de 4 000 francs. La notoriété de l'artiste cependant en bénéficia (...)

Des critiques s'élevèrent dans la presse pour constater que l'État n'avait acheté aucune œuvre au cours de l'exposition. La Direction des Beaux-Arts fut attaquée pour sa carence. Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Agénor Bardoux, ému par les précisions données sur les difficultés financières de l'artiste, doubla la pension de l'État et la porta à 2 400 francs par an.

L'espoir de Daumier de recouvrer la vue s'effondra. Cela hâta sa fin, car ne pouvant plus travailler, ce grand homme de labeur ne retrouvait plus sa raison d'être. Le 8 février 1879, l'artiste fut surpris comme il marchait dans son jardin par une attaque de paralysie cérébrale et entra en agonie. Ses amis Adolphe Geoffroy et Karl Daubigny, le fils, le veillèrent avec sa femme à ses derniers moments. Lorsque le médecin de l'Isle-Adam qui soignait le malade dit, ne croyant pas être entendu du mourant, ' c'est fini ' Daumier serra la main d'Adolphe Geoffroy si violemment que celui-ci en fut profondément marqué (...)

Le jeudi 14 février une foule d'artistes, d'hommes de lettres, de journalistes descendaient du train en gare de Valmondois pour accompagner Daumier au cimetière. Parmi eux Nadar, Carjat, Champfleury, Jules Dupré, Karl et Bernard Daubigny, Philippe Burty. Devant la porte de la maison, Geoffroy-Dechaume et son fils Adolphe Geoffroy attendaient, Mme Daumier accablée pleurait dans sa chambre.

Carjat, Champfleury et le maire de Valmondois, Bernay, dirent avec émotion les paroles de la peine et de l'amitié (...)

Daumier avait souhaité reposer près de ses amis, Corot et Daubigny, au Père-Lachaise. La ville de Paris ayant offert une concession gratuite, son vœu fut réalisé et cela explique que la tombe de l'artiste ne se trouve plus à Valmondois mais à Paris. "

LE CARICATURISTE

La caricature est née en Angleterre et s'est développée en France, à partir de Louis-Philippe et à la faveur de l'instabilité politique qui régnait alors.

Daumier est considéré comme le plus grand des caricaturistes français. Il sut dominer tous les sujets grâce à la souplesse de son graphisme, à son sens des proportions, à sa capacité de transformer les sujets qu'il traitait en symboles grandioses. Avec lui la caricature

adhéra à l'histoire, devint la chronique la plus sûre de son époque.

La caricature politique :

Il s'est voulu pamphlétaire politique, défendant les valeurs républicaines et le peuple opprimé. Nous avons suivi, en résumant ci-dessus sa vie, ses luttes contre Louis-Philippe (les Poires, Gargantua).

Plus tard, selon Georges Besson (4) : " Daumier reporte sur Napoléon III son dégoût de Louis-Philippe. Ratapoil lithographié est de toute façon l'incarnation de Badinguet. La presse est muselée mais le porte-voix du Charivari fait rire aux dépens de Nicolas Ier de Russie. Il défend les nationalités opprimées, flétrit les guerres de Chine et de Crimée, met en garde contre les ambitions de la Prusse ' ogresse moustachue et casquée, trop grosse ' et les dangers de la diplomatie du pouvoir personnel à la veille de 1870.

Ratapoil triomphe. La guerre est déclarée. Daumier stigmatise Bismarck et évoque ses cauchemars, fait saluer le mobile de Paris par le volontaire de l'An II. Il montre la France enchaînée sur un rocher, tandis que l'aigle prussien lui déchire la poitrine de son bec. Il voit sa patrie comme un arbre foudroyé mais dont ' les racines tiennent bon '.

Avant les massacres de la rue Transnonain et de Lyon, on pouvait déjà imaginer avec quelle force — faite de colère et de pitié — le Républicain au cœur pur était capable de désigner tous les crimes. Les désastres de la guerre communiquent une ardeur nouvelle au patriote.

Mais, si en 1871, il est avec Courbet membre de la Commission des arts chargée de la sauvegarde du patrimoine des musées et des collections particulières (celle de M. Thiers y comprise), il serait inexact de représenter Daumier, sexagénaire, le chassepot à la main sur une barricade de Belleville ou du Panthéon.

Comme Goya en 1812 et Delacroix en 1830, montrant ' La liberté guidant le peuple ', comme Baudelaire en 1848 et même comme Courbet en 1871, Daumier ne participe pas. Il est un témoin (...) D'où les déchirements de cet homme de foyer, non pas ' bourgeois conservateur ' comme on a tenté de le laisser croire, mais à la fois don Quichotte et Sancho Pança révolté contre toute armature sociale qui entrave la liberté des hommes, tout en se méfiant des utopiques (...)

Au cours de quarante-deux années, Honoré Daumier venait de prouver que sa vision n'avait jamais été celle de l'œil froid des historiens. Louis-Philippe, sans les 109 figurations de la Caricature et du Charivari, serait à nos yeux un personnage moins haut en couleurs. Et 'le petit Foutriquet', le 'Surintendant des Menus', 'le Marmousset', 'le Mirabeau-mouche', 'le député de poche', le 'Lilliputien du Tiers État', ... le toujours hilare marseillais, M. Thiers aurait-il le même relief sans les 111 signalements de Daumier ? "

La caricature des mœurs de l'époque :

Daumier, entravé à certaines périodes dans son militantisme politique, se reconvertit en témoin de son temps.

Selon Georges Besson (4), " Daumier est, avec ses diverses ' physiologies ', avec ses instantanés du quotidien, le créateur de la ' Comédie Bourgeoise ', de cette farce épique qui réunit les mille et mille épisodes ayant pour têtes de chapitre : ' les mœurs conjugales ', ' les chemins de fer ', ' les bas-bleus ', les ' philanthropes ', ' les émotions parisiennes ', ' la journée d'un célibataire ', ' les papas ', ' les croquis de la Bourse ', ' les baigneurs et baigneuses ', ' les plaisirs de la campagne ', ' les pastorales '... les diverses manies (canichomanie, potichomanie), etc.

On n'en conte pas à Daumier. Il connaît le rentier, le boutiquier, le couple oisif de petits bourgeois à la ville et à la campagne. On ne peut dire qu'il ait pour eux de la haine. Du mépris peut-être s'il les soupçonne de voir un sauveur en Louis-Philippe, en Guizot, en Thiers, en Badinguet. Il s'amuse de leurs joies puériles, de leur ignorance de la faculté de penser, des petites canailleries de ces mammifères (...) Il connaît les intérieurs où s'ennuient, calculent, aiment, baffrent, s'effrayent... les personnages vus par Balzac et aussi par Labiche (...)

VALMONDOIS - LE CENTENAIRE DE DAUMIER, 9 Août 1908

5. Mlle Berthe Bovy de la Comédie Française, récite les vers d'Émile Henriot